

de ses poèmes, tels *l'Ombre Heureuse* et *le Jardin Hanté*, sont les plus belles adaptations que l'on ait faites de *l'Orphée*, de Gluck, dont ils ont la belle ordonnance et la tendre émotion savamment contenue : ses vers ont enfin souvent, comme je l'ai dit, la pureté mélodieuse des beaux vers de Racine et d'André Chénier, et comme eux restent éternellement gravés dans la mémoire.

Certes, les vers de M. Severin ne sont pas faits pour la foule, et les grands succès ne lui viendront pas, je crois, de son vivant. Mais il aura de son vivant cette gloire enviable d'être unanimement admiré et loué par ses frères en Apollon ; tous s'accorderont, je pense, à lui reconnaître, à lui aussi, ce titre de *poète des poètes* que les admirateurs enthousiastes de Keats et de Shelley leur donnèrent en Angleterre. — O.-G. DESTREE.

Trois Dialogues nocturnes, par ADOLPHE RETTÉ (Vauier). — Les *Trois Dialogues nocturnes* que publie M. Adolphe Retté forment, pourrait-on dire, une petite trilogie amoureuse et sensuelle. Théodore se rencontre avec Hécate, d'abord, puis avec Cydalise, enfin avec Mlle Fleur. Théodore est, le plus souvent, ironique, parfois aussi passionné : son ironie est tantôt légère, tantôt cruelle, sa passion farouche, un peu romantique peut-être, et fongueuse. M. Retté montre la fragilité des attachements que l'on croit éternels, et la vanité des défenses que l'on juge les mieux préparées. Cette phrase pourrait résumer le livre : « C'est toujours Notre-Dame la Vie qui l'emporte. » M. Adolphe Retté a su varier à souhait ses dialogues ; le style en est rapide, gracieux, lyrique tour à tour. La scène est toujours placée en d'ingénieux décors, fort bien décrits ; et partout, dans ce petit livre, on retrouve la sincérité et la franchise coutumières à M. Adolphe Retté. — A.-FERDINAND HEROLD.

L'Anneau du Nibelung et Parsifal, traduction nouvelle en prose rythmée, exactement adaptée au texte musical, par JACQUES D'OFFOËL (Fischbacher). — Nous possédons diverses traductions des drames wagnériens, supposé que soient traduisibles ces poèmes d'une langue si forte, si profondément germanique, si intimement liée à la musique, qu'il semble impossible d'altérer quoi que ce soit de cette œuvre unique sans la détruire. C'est ainsi que nous eûmes la version de défunt M. Wilder, qui coiffa de casques de pompiers le chef héroïque des personnages de la Tétralogie ; celle de M. Du-jardin (ah ! poigne la fluente) dont la littéralité pittoresque propagea toujours une douce joie en notre âme ; enfin celle de M. Alfred Ernst, très intéressante celle-là, et conçue par un artiste respectueux du génie de Wagner.

En voici une autre qui mérite également de retenir l'attention. M. d'Offoël, tout en s'attachant à suivre scrupuleusement le texte musical, nous offre une traduction plus élégante, plus « française » que celle de M. Ernst, que son souci de fidélité mène parfois jusqu'à l'obscurité ou à la barbarie. Par contre, M. d'Offoël serre en général de moins près le texte allemand, et se contente souvent d'une interprétation large. Ceci nous

induit à une question de principes : doit-on, dans une traduction exclusivement destinée au chant, sacrifier à l'élégance, à l'harmonie, à la clarté de la langue française, la rigueur, la littéralité et cette justesse d'accents si importants dans les drames wagnériens ? Un exemple éclaircira le débat : au 1^{er} acte de la *Walküre*, à une demande de Siegmund, Sieglinde répond : « *Diess Haus und diess weib sind Hundings Eigen...* » M. d'Offoël traduit : « Le chef et l'époux se nomment Hunding. » M. Ernst : « Du lieu, de la femme, est Hunding maître. » Evidemment, la première version est plus française. Mais, outre que la seconde est pour ainsi dire moulée sur la phrase allemande et en donne le mouvement, elle présente encore l'avantage de faire porter l'accent de la phrase musicale sur le mot « Hunding », conformément à la partition, tandis que celle de M. d'Offoël le fait porter sur le mot « nomment ».

Ce ne sont là, d'ailleurs, que des critiques de détail, et je me plais à reconnaître le mérite de la traduction de M. d'Offoël, qui, inférieur à M. Ernst en tels passages, l'emporte sur lui dans d'autres. C'est pourquoi, en les comparant toutes les deux, j'ai eu l'impression qu'en empruntant à chacune d'elles ce qu'elles renferment de meilleur, on obtiendrait une version presque parfaite.

Et pourquoi, en définitive, les éditeurs ne le feraient-ils point, avec l'assentiment des traducteurs présents ou futurs ? Ceux qui se sont voués à l'œuvre wagnérienne ont, de par la noblesse même de leur tâche, abdiqué tout faux amour-propre. En mettant à profit et en commun les efforts individuels et épars, on aurait une sorte de version collective qui s'améliorerait indéfiniment, pour la plus grande satisfaction des auditeurs et des artistes. — A. MORTIER.

The Evergreen, a Northern Seasonal (Edimbourg, Geddes ; Londres, Fisher Unwin). — Le premier volume de ce périodique précieux, sous sa couverture de cuir odorant si belle, groupe l'effort d'art sincère, louable, de jeunes écrivains et dessinateurs d'Ecosse. Ce sont poésies fraîches et frêles, proses narratives ou philosophiques, avec parfois dans l'élocution l'affecté, nécessaire sans doute, des syllabes rudés de la Calédonie vieille, à quoi l'Anglais pur répugne ; décorations enfin nobles et subtiles, haut goût typographique, et tout le souci d'art ! — En quatre rubriques sont les matières distribuées : *Printemps dans la Nature, Printemps dans la Vie, Printemps dans le Monde, Printemps dans le Nord*.

Outre les collaborateurs nationaux, — citerai-je, au hasard un peu, incompetent, et trop cet étranger qui jouit sans comprendre : littérateurs : J. Arthur Thomson, Patrick Geddes, J.-J. Huderson, Dorothy Herbertson, Fiona Maclerd ; — dessinateurs : C. H. Mackie, Helen Hay, John Duncan, J. Cadenhead, W. Smith ? — voici M. Paul Sérusier, dont un dessin austère, simple, est là pour dire l'art nouveau de France, tandis que le — quelconque — article d'un M. Saroléa, en français, y renseigne d'insuffisante façon sur notre littérature d'aujourd'hui. — ANDRÉ FONTAINAS.